L'OISEAU DU DÉSERT

XI

L'ISSUE SECRÈTE

(Suite)

Martigny, presque étouffé par la longue pression exercée sur ses organes respiratoires, ne pouvait parler. Cependant, après avoir aspiré quelques bouffées d'air, il recouvra sa présence d'esprit.

— Que me voulez-vous ! demanda-t-il.

— Qu'as-tu fait de ton diamant ?... Allons ! dépêche-toi de répondre.

— Mon diamant ?...

— Oui... où est-il ? Parle, ou je vais t'ouvrir la poitrine pour voir si tu ne l'aurais pas avalé.

— Ce serait une nourriture indigeste, répliqua le Français d'un ton auquel la grandeur du péril n'avait pas fait perdre sa jovialité.

— Où se trouve-t-il ?

— Au diable ! où vous ne pouvez manquer d'aller le chercher tôt ou tard.

L'interlocuteur poussa un cri de rage. En ce moment des voix effrayées crièrent du dehors :

— Alerte ! voici les Maories, les policemen et la garde noire qui viennent sur nous.

Les Maories étaient des Nouveaux-Zélandais qui, dans cette crise, avaient pris parti pour les marchands européens, peut-être parce qu'ils avaient eu moins à souffrir de leurs exactions. On les redoutait fort à cause de leur férocité, ainsi que la garde noire qui était composée de naturels australiens fidèles à l'autorité coloniale.

Cet avertissement redoubla la fureur des scélérats, qui torturaient Martigny ; Fernandez vint la porter au comble :

— Alerte, senores ! s'écria-t-il ; le feu s'approche du tonneau de poudre ; nous aurons à peine le temps de fuir.

Le danger, en effet, devenait pressant. L'incendie dévorait un côté du store, et déjà des flammes légères, courant à la surface des marchandises les plus délicates, se répandaient en tous sens. Il fallait un insatiable désir de vengeance ou une avidité féroce pour retenir encore des créatures humaines dans cet enfer, surtout quand une formidable explosion pouvait se produire d'un moment à l'autre.

Aussi la plupart des bandits qui avaient envahi les magasins de Brissot s'empressèrent-ils de regagner la porte secrète. Deux seulement restèrent auprès de Martigny, le chef de la bande et don Fernandez.

— Eh bien ! demanda le premier d'une voix sourde, en appuyant son *machete* sur la poitrine du vicomte, vas-tu dire enfin ce que tu as fait de ton diamant ?

— Quoi donc ! ne l'avez-vous pas trouvé dans mes poches ? répliqua Martigny. Laissez-moi vous montrer moi-même...

Pleins d'espoir, ses adversaires lui rendirent la liberté de ses mouvements. Il se souleva et eut l'air de chercher dans ses habits en lambeaux l'objet si ardemment convoité ; mais en réalité il voulait voir le visage de ses ennemis. Ce fut alors seulement qu'il reconnut d'une manière certaine, à la clarté de l'incendie, don Fernandez et Guzman.

Ceux-ci ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de son examen.

— Vite, vite ! dit le Mexicain d'un ton farouche.

— Dépêchons, répéta Fernandez, ou nous allons sauter.

Mais Martigny, au lieu de leur livrer ce qu'il n'avait

pas, se redressa tout à coup, écarta la main qui tenait le couteau, et s'écria de toute sa force :

— A moi, les policemen ! on m'assassine !

Des cris lui répondirent du dehors, mais il ne parut pas que personne se mit en devoir de venir à son appel.

Martigny et le Mexicain luttèrent pendant quelques instants. Quoique sans armes, le vicomte était redoutable par sa vigueur et son agilité ; il avait su prendre quelque avantage sur Guzman, quand celui-ci, se dégageant avec impétuosité, lui porta un coup de poignard dans la gorge. Grâce à un mouvement opéré à propos par le vicomte, l'arme ne fit qu'effleurer le cou et frappa obliquement l'os de l'épaule, où elle se brisa. Néanmoins le choc fut tel que le malheureux jeune homme tomba à la renverse, étourdi et couvert de sang.

Guzman allait peut-être l'achever avec le tronçon de son couteau ; Fernandez, qui avait laissé son complice seul aux prises avec Martigny, lui cria de l'autre extrémité du magasin :

— Pensez à vous-même, senor ; si le Français n'est pas mort, il le sera dans quelques minutes... Voyez ! la flamme gagne déjà le tonneau de poudre... Vous voilà bien averti !

Et il disparut par la porte secrète.

Le Mexicain reconnut d'un coup d'œil la justesse de cet avertissement ; d'ailleurs il était épuisé de fatigue et se sentait incapable de supporter une minute de plus la chaleur et la fumée qui envahissaient les galeries. Aussi, convaincu que le vicomte, en tout état de cause, ne pourrait en réchapper, jeta-t-il le tronçon de son couteau, et il se hâta de gagner l'ouverture de la cloison.

Cependant Martigny, quoique gravement blessé, n'avait pas perdu connaissance. Avant même que Guzman eût franchi la porte secrète, il s'était soulevé sur les genoux et sur les mains, cherchant à se rendre exactement compte de la situation. Il était surtout inquiet au sujet de Brissot, abandonné sans doute, comme lui, dans ce bâtiment embrasé, et exposé aux mêmes périls. A force de regarder, il aperçut à travers un nuage de fumée, une forme humaine qui s'agitait convulsivement, en même temps qu'il entendait des gémissements sourds, d'un caractère étrange. Il se traîna non sans peine vers cette forme mystérieuse, et alors il reconnut en frémissant la terrible vérité : les mineurs avaient pendu le pauvre marchand à un pilier qui soutenait la toiture du magasin.

Heureusement Brissot vivait encore. Soit que les malfaiteurs, pleins de confiance dans le succès de leur entreprise, eussent négligé certaines précautions, soit qu'ils eussent employé une corde trop grosse dans l'intention peut-être de prolonger ses souffrances, il se débattait, les pieds à quelques pouces du sol, en poussant les sons inarticulés qui avaient attiré l'attention de Martigny. D'abord il s'était soutenu avec les mains ; mais ses forces avaient fini par s'épuiser, il râlait douloureusement, et, quelques instants plus tard, tout secours devait lui être inutile.

Le vicomte, malgré le sentiment d'égoïsme qu'il devait éprouver dans ce péril, songea sur-le-champ à secourir le père de Clara, et s'approcha du malheureux négociant ; mais comment se mettre debout lui-même et atteindre la partie du pilier où la corde était attachée ? Il l'essaya sans succès ; la douleur causée par sa blessure, cette chaleur insupportable, cette fumée suffocante lui donnaient le vertige et l'empêchaient de se relever. En désespoir de cause, il voulut appeler ; sa voix était éteinte. D'ailleurs, personne n'eût osé pénétrer dans le store en ce moment ; au contraire, on

entendait tous ceux qui l'entouraient courir çà et là, en criant avec épouvante : La poudre... la poudre... le bâtiment va sauter !

Martigny demeura quelques secondes épuisé par cet effort inutile. Enfin, ses yeux s'étant de nouveau portés sur Brissot, il lui sembla que les traits du négociant prenaient une expression suppliante ; ses mains essayaient de se rejoindre, et de faibles soupirs s'échappaient de sa gorge, comme pour implorer du secours.

Cette illusion, si c'en était une, produisit une impression extraordinaire sur le vicomte.

— Morbleu ! dit-il tout haut, nous ne pouvons pas mourir ainsi stupidement... Encore un effort !... Courage !

Il réussit enfin à se dresser sur ses pieds, et se maintint dans cette posture en s'appuyant au pilier. Cependant la difficulté pour détacher Brissot demeurait entière ; aucun siège, aucun ballot sur lequel on pût monter ne se trouvait à portée, et Martigny se sentait incapable d'en rouler un jusqu'à la place convenable. Tout à coup il fut frappé d'une idée.

Parmi les marchandises du magasin se trouvaient des instruments aratoires, et notamment des faux tout emmanchées pour l'usage des cultivateurs. Or, dans la soirée précédente, une de ces faux avait été déposée contre un comptoir pour servir d'arme en cas de besoin. Elle se trouvait encore à la même place, bien qu'elle fut entourée de flammes, et le vicomte s'en saisit et s'empressa d'en faire usage.

Après quelques tâtonnements, un coup donné sur la corde la coupa net ; aussitôt Brissot tomba lourdement, entraînant avec lui son libérateur qui, dans sa chute, eut la présence d'esprit de jeter la faux loin de lui.

Revenu de cette nouvelle secousse, Martigny se pencha vers le patron et enleva le tronçon de corde qu'il avait autour du cou. Il eut la satisfaction de reconnaître que Brissot respirait encore, et que des soins empressés lui feraient bientôt reprendre ses sens.

Ces soins, par malheur, Martigny ne pouvait les lui donner ; il l'avait sauvé pour le moment, mais ils étaient menacés l'un et l'autre d'un genre de mort non moins horrible. L'incendie était alors dans toute sa force ; le feu avait gagné le toit ; l'air, dans les galeries, n'était plus respirable, et on ne pouvait s'expliquer comment le baril de poudre, que les flammes venaient lécher de toutes parts, n'avait pas encore fait explosion.

Martigny sentit que ses efforts passés seraient perdus s'il ne pouvait tenter un dernier et vigoureux effort. Il se releva donc et essaya de porter Brissot dans ses bras ; une atroce douleur, une insurmontable faiblesse l'empêchèrent d'y parvenir. N'ayant pas d'autre moyen d'avancer, il se mit à ramper sur les genoux et sur les coudes, en traînant le corps presque inanimé du négociant.

On comprendra facilement combien ce moyen de locomotion devait être laborieux pour un homme dangereusement blessé, épuisé de fatigue, à moitié asphyxié par la fumée. Il laissait derrière lui une trace sanglante et s'arrêtait parfois tout haletant ; mais bientôt il se remettait en marche en se roidissant contre la souffrance.

Il atteignit ainsi la porte basse pratiquée dans la cloison ; une bouffée d'air pur vint rafraîchir sa poitrine, et parut de même agir sur Brissot qui remua faiblement. Cependant, il lui restait encore une difficulté à vaincre : c'était de franchir avec son compagnon cette étroite ouverture. Martigny fit plusieurs tentatives inutiles ; ses forces étaient à bout. En désespoir de cause, il essaya encore de crier pour appeler les spectateurs qu'il supposait réunis autour du store embrasé ; mais le danger avait mis en fuite les plus intrépides ; une solitude complète régnait dans les environs. C'était seulement à une grande distance qu'on entendait ces clameurs sourdes qui annoncent la foule. Le vicomte ne devait compter sur aucune aide.

Cette réflexion ne l'abattit pas.

— Courage ! répéta-t-il.